



PETITE VIE DE SAINTE KATERI TEKAKWITHA

1656-1680

Henri Béchard, S.J. (2^e Édition – 2016)

À la Flèche en Anjou, M. Jérôme Le Royer de la Dauversière eut l'inspiration de fonder une ville sur l'île de Montréal en vue de la conversion des indigènes. Au prix d'efforts inouïs, il y est parvenu.

Montréal, fondé en 1642, a réalisé le dessein de son fondateur en 1667 quand, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, fut établie la Mission Saint-François-Xavier, où se réunirent assez rapidement des Indiens chrétiens de plusieurs peuplades. C'est là que vint aussi se fixer la vénérable Kateri Tekakwitha.

Plus à l'est, depuis 1634, l'établissement des Trois-Rivières sur le fleuve Saint-Laurent entre Montréal et Québec se dressait à l'abri de son fort comme un défi à la haine iroquoise. Depuis que Champlain eut pris fait et cause pour les Algonquins contre les Iroquois en 1609 et 1616, non seulement la colonie trifluvienne, mais aussi toute la Nouvelle-France dut résister à la guerre de guérillas menée constamment contre elle et contre ses alliés indiens. Que de fois, derrière leurs pauvres fortifications, les Français et leurs amis ont tenu ferme contre l'ennemi ! Tout pionnier, voire tout Algonquin qui osait s'aventurer hors de la palissade, pouvait se demander si jamais ne il rentrerait vivant.

Un mariage

Pourtant en 1653, une trêve fut déclarée, on ne sait trop pourquoi. Au cours de tout l'hiver, Algonquins et Iroquois allèrent ensemble à la chasse du gros et du petit gibier et, malgré la grande différence du parler, s'entendirent tant que possible. Cette bonne entente se prolongea jusqu'au printemps et à tel point que les Algonquins permirent à certains de leurs hôtes de prendre femme chez eux. Un chef iroquois dont on ignore le nom, de la tribu de la Tortue — celle des chefs — épousa une jeune Algonquine de quinze ou seize ans environ. Cette adolescente avait vécu la meilleure partie de sa vie au poste français et était une chrétienne convaincue. On ne sait pas son nom.

Quand vint le temps pour le jeune chef de rentrer dans sa lointaine patrie, environ 350 milles (le mille équivaut à cinq huitièmes de kilomètre) plus au sud, sa femme dut faire ses adieux aux siens et aux missionnaires qui l'avaient si bien instruite. En prenant place dans le canoë de son mari, elle a dû ressentir un serrement de cœur à la pensée que jamais plus, sans doute, elle ne reverrait le pays de son enfance.

La petite flottille monta le fleuve jusqu'à la rivière Richelieu vers le sud. De son regard, l'Algonquine contemplait les rives bordées de vigoureux conifères, de bouleaux blancs, d'érables vert-tendre et de fiers ormes. Chaque nuit, les Iroquois faisaient escale, mangeaient et dormaient à la belle étoile. Quatre ou cinq jours plus tard, la rivière déboucha dans le lac Champlain, dont le parcours était dangereux. A un coin du lac où, dans le passé, plusieurs avaient péri à cause du

vent et des vagues, ils s'arrêtèrent pour offrir du tabac en hommage aux otkonseraksen ou êtres surhumains qui habitaient les profondeurs des eaux. A son tour, le lac Champlain s'introduit dans une autre étendue d'eau nommée, par les missionnaires de jadis, lac du Saint-Sacrement. Après la conquête du pays par les Anglais, ces derniers le nommèrent lac George, nom géographique d'aujourd'hui. Parvenus à cet endroit, les voyageurs se trouvaient en pleine Iroquoisie, bien que leurs villages fussent à deux journées de marche environ. Le trajet dura deux semaines.

Le pays iroquois était composé de cinq nations de même origine : à l'ouest de la rivière Hudson, se trouvaient les Agniers, les Onneiouts, les Onnontagués, les Goiogouïens et, à l'extrême ouest de ce qui est aujourd'hui l'État de New York (États-Unis), dans le voisinage des chutes Niagara, vivaient les Tsonnontouans. Le mari de l'Algonquine et les autres hommes appartenaient au premier des trois villages agniers de cette époque, celui situé le plus à l'est et nommé Ossernenon. C'est là que, sept ou huit années auparavant, les saints martyrs canadiens Isaac Jogues, René Goupil et Jean de la Lande avaient versé leur sang pour la foi. Les habitants du village avaient décidé de conserver la vie à ces missionnaires, mais quelques Iroquois insoumis les avaient tués.

Ossernenon était le plus petit hameau de la nation. Il occupait une colline qui descendait doucement vers la rivière Mohawk et fournissait un coup d'œil admirable sur la vallée. De chaque côté de la palissade s'étendaient des champs de maïs, de courges et de haricots verts, les "Trois Sœurs" des Iroquois. L'Algonquine dut comprendre qu'il lui faudrait bientôt travailler à la culture de la terre. Les gens de sa race comme les Attikamègues nomades du Saint-Maurice ne vivaient que de chasse et de pêche ; les cantons iroquois, au contraire, sédentaires depuis des siècles, récoltaient des milliers de minots de légumes chaque année.

L'habitation iroquoise réservait des surprises à la nouvelle venue, habituée au wigwam familial. C'étaient des cabanes très longues et larges, « *en forme de tonnelles, où pouvaient habiter jusqu'à vingt familles divisées en groupes de quatre : deux de chaque côté de la cabane, participant à un foyer commun placé au centre du long corridor, et ainsi, des autres groupes. Au-dessus de chaque feu était pratiquée dans le toit une ouverture par où sortait la fumée et entraient la lumière. La cabane n'en était pas moins enfumée et sombre.* » Édouard Lecompte, Cathérine Tekakwitha (Montréal, Canada, 1930) page 30.

On accueillit l'étrangère aimablement à titre d'épouse du jeune chef. La maltraiter eût attiré les foudres du guerrier sur quiconque eût osé le faire. Les Iroquois avaient l'habitude d'accepter assez facilement des étrangers dans leurs rangs, quand ils ne les rendaient pas esclaves.

A mesure qu'elle se familiarisait avec la langue agnière, qui était fort différente de l'algonquine et tout aussi difficile (chaque substantif avait plus de cent cinquante formes qu'il fallait maîtriser), elle se rendit de mieux en mieux compte du rôle important que jouaient les femmes dans leur milieu.

Une heureuse naissance

Sans doute, la femme du chef devait de temps à autre se réunir avec les autres Algonquines qui, comme elle, avaient choisi d'épouser des Iroquois. Elles pouvaient s'entretenir non seulement de leur pays d'origine, de leurs parents et amis qu'elles ne reverraient plus, mais aussi de leur foi commune en Jésus-Christ. La jeune épouse put aussi se lier d'amitié avec un certain nombre de Huronnes baptisées, intégrées dans le clan de la Tortue, celui d'Ossernenon. Petit à petit, d'ailleurs, aidée par l'amour de son mari, elle devint une excellente Iroquoise.

Moins de deux ans après son arrivée, elle donna naissance à une fort jolie fillette. Un an ou deux après, un petit frère vint prendre place à côté de l'aînée. Le jeune foyer était heureux. La bambine, qui était fort jolie avec ses grands yeux noirs et ses cheveux de jais, grandissait rapidement. On la voyait trotter à la suite de sa mère ou jouer à la petite maman auprès de son frère. Elle avait à peine quatre ans, et elle essayait de se rendre utile en cueillant des fraises sauvages, des framboises et des myrtilles que les colons d'autrefois appelaient des "bleuets".

Jour après jour, depuis leur naissance, la mère avait prié pour eux. Parfois même, elle leur chantait tout doucement des cantiques qu'elle avait appris à Trois-Rivières. Chaque soir, à la dérobée, elle leur faisait au front le signe de la Croix. Mais elle ne les avait pas baptisés : d'ailleurs, aucune captive chrétienne huronne ou algonquine n'aurait osé baptiser son propre enfant. C'était le rôle, pensaient-elles, des Robes Noires et aucun missionnaire n'était passé à Ossernenon depuis deux ans. En 1660, le malheur s'abat sur la bourgade, disséminant la petite vérole. La mère, les deux enfants et aussi, semble-t-il, le père en furent atteints. Tout ce que la mourante pouvait léguer à ses enfants de la foi chrétienne, c'était le mérite de ses ferventes prières et le souvenir assez flou qu'un enfant en bas âge peut garder. L'épidémie continua ses ravages et toute la famille succomba sauf la petite. Elle revint lentement à la vie normale. Son visage, naguère si mignon, était criblé des marques de l'affreuse maladie et ses yeux affaiblis à tel point qu'elle devait toujours se protéger du soleil ardent. La danse des rayons sur la rivière ou, pendant l'hiver, sur la neige étincelante, devenait pour elle un vrai tourment.

Quel sort l'avenir réservait-il à l'orpheline ? Ne serait-elle plus qu'une Agnière soumise aux lois et aux tabous de la nation ? Connaîtrait-elle jamais le christianisme ? Pour le moment, son oncle l'accueillit et la remit entre les mains de ses tantes. C'était alors la coutume iroquoise. Chez les peuples dits barbares, souvent les orphelins sont mieux traités que chez les nations "civilisées". Comme le fléau avait emporté un tiers des gens d'Ossernenon, il y eut certainement plusieurs de ces adoptions.

Ses nouveaux parents étaient déjà au courant de l'affaiblissement de ses yeux. Ils espéraient que petit à petit sa vue deviendrait normale. A l'intérieur de la longue cabane iroquoise, elle n'avait

pas de difficulté ; mais dès qu'elle sortait, s'il faisait bien clair, elle s'avavançait en tâtonnant. On finit par la nommer « Celle-qui-s'avance-en-tâtonnant », en iroquois, Tekakwitha. Plus tard, les très nombreux biographes — plus de cinquante — en constatant sa puissance d'intercession, ont transformé son nom en « Celle-qui-meut-tout-devant-elle. »

Comme Tekakwitha était fort intelligente, habile de ses mains, docile et gaie, les tantes se disaient qu'elle ferait plus tard une bonne épouse. Le nouveau mari deviendrait alors membre de la famille et tous profiteraient de sa chasse et de sa pêche en plus de celles de leur frère. Bien qu'elle fût encore très jeune, les tantes l'encourageaient à faire la coquette. Le P. Claude Chauchetière, missionnaire de l'époque, écrivit sans trop de ménagement : "Les jeunes filles indiennes de sept à huit ans sont folles et ont une très grande attache pour la porcelaine (le wampum indigène : grains cylindriques façonnés de bouts d'écaillés adoucis, polis et enfilés sur de la ficelle)... Les mères, qui sont plus folles qu'elles, passent quelquefois bien du temps à peigner et à tresser les cheveux de leurs filles ; elles ont soin de leurs oreilles pour qu'elles soient bien percées dès le berceau ; elles leur mettent de la peinture au visage et les couvrent toutes de porcelaine quand il faut qu'elles aillent danser." Les tantes de Tekakwitha voulurent voir leur nièce se parer ainsi et, comme n'importe quelle fillette, elle se laissa faire. Elle y trouva même beaucoup d'agrément. Plus tard, elle regretta amèrement ces mouvements de vanité. Elle n'avait pas d'autre faute à se reprocher.

Une coutume qui nous paraît étrange était alors courante chez les Iroquois. On fiançait les fillettes aux garçonnets de même âge. C'était un moyen de resserrer l'amitié entre les familles, un peu à la façon de certaines fiançailles royales qui se faisaient en Europe au XVIIe siècle. Un bon jour, alors que la petite, âgée de huit ans, était vêtue de ses plus beaux atours, on la "maria" à un petit garçon. Ce fut une occasion de réjouissances chez les deux familles. La cérémonie ne fit guère d'impression ni chez l'un ni chez l'autre des enfants, qui avaient tous deux bons caractères.

Les Robes Noires

Jusqu'alors, les Agniers avaient le monopole de la traite des fourrures qu'ils faisaient passer chez leurs voisins d'Oranje, l' Albany actuel , capitale de l'État de New York (États-Unis). À leur grand mécontentement, ils apprirent que les Onnontagués avaient invité quelques Jésuites français à séjourner dans leur canton, où se trouvait le cœur des Cinq-Nations iroquoises. Les Agniers comprirent aussitôt que leurs alliés n'étaient guère intéressés au christianisme, mais qu'ils voulaient commercer avec les Français. Ils cherchèrent alors à faire renvoyer les Jésuites et finirent par l'emporter. La paix entre Iroquois et Français était rompue ! Pendant plusieurs années, les Iroquois mirent à feu et à sang la colonie française.

En 1663, un nouveau régime s'inaugurait au Canada pour devenir une province de France. Le gouvernement royal prenait la place des Cent-Associés, groupement de trafiquants qui jusque-là avaient plus ou moins bien géré le pays. En 1665, débarquaient à Québec le nouveau gouverneur, M. de Courcelles, l'intendant Talon et le marquis de Tracy, lieutenant-général des armées du roi, à la tête du régiment de Carignan-Salières, composé de douze à treize cents soldats d'élite. La première tâche qui s'imposait aux représentants du roi, c'était de maîtriser les Iroquois.

En janvier 1666, M. de Courcelles, qui ne connaissait pas l'hiver canadien, voulut attaquer l'ennemi chez lui. A cette époque de l'année, c'était une grave imprudence. Après de longues marches par un froid à fendre la pierre, il revint bredouille sans même avoir aperçu les palissades Agnières. À l'automne de la même année, M. de Tracy quitta Québec, suivi de six cents hommes du régiment de Carignan. Après presque quatre semaines de marche, il atteignit la première bourgade du Canton iroquois. Ce n'était plus Ossernenon, qu'on avait délaissée après l'épidémie de variole, mais à un mille (cinq huitièmes de kilomètre) plus haut sur la rivière

Mohawk. Le village s'appelait à présent Gandaouagué (Aux-Rapides). Les habitants s'étaient enfuis. Pour marquer la possession au nom du roi de France, Tracy y planta une croix, fit célébrer la sainte messe et chanter un Te Deum. Ensuite il brûla les trois villages et détruisit les provisions de maïs et d'autres légumes que les Agniers avaient récoltés pour l'hiver.

Tekakwitha était alors âgée de dix ans. Elle dut suivre la tribu dans la grande forêt où elle passa tout l'hiver. La population fut bien éprouvée, mais surtout les vieillards, les malades et, en particulier la fillette aux yeux endommagés.

Selon les Français et leurs alliés Indiens, l'expédition fut un succès. Les Iroquois eux-mêmes ne trouvaient pas à redire sur le procédé du marquis de Tracy. N'agissaient-ils pas de la même façon quand ils remportaient la victoire sur leurs voisins, par exemple quand ils vainquirent les Ériés en 1656 ? Ils demandèrent la paix, et, comme preuve de leur sincérité, aux missionnaires. C'est ainsi qu'ils voulurent, selon leur expression, « enterrer la hache de la guerre ». Cette paix dura dix-huit ans. Pendant tout ce temps, qu'arriva-t-il à Tekakwitha ? À la fin de ce rude hiver dans les bois, les Agniers résolurent d'établir leurs pénates sur la rive nord de la rivière Mohawk, un peu plus vers l'ouest, au confluent de la Mohawk et du ruisseau Cayudutta, endroit auquel ils donnèrent le nom de Kahnawaké.

Trois missionnaires jésuites, les PP. Pierre Cholenec, Jacques Bruyas et Jean Pierron, accompagnés des chefs agniers qui étaient allés à Québec pour traiter de la paix, parvinrent au village au cours de l'été 1667. On ne les conduisit pas aussitôt à Tionnontonguen, le chef-lieu du canton agnier, mais à Kahnawaké. Les Iroquois de cet endroit s'étaient procuré des boissons alcooliques chez les Hollandais d'Oranje et presque tous les adultes, voire des enfants, étaient

perdus dans les brumes de l'ivresse. On crut prudent de retenir les trois Pères pendant quelques jours à Kahnawaké.

On offrit la cabane de Tekakwitha comme logement aux missionnaires. C'était une délicatesse de la Providence. Bien plus, on chargea l'enfant du soin des visiteurs. Plus tard, le P. Choleneq écrivit : *"Sa modestie et la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, touchèrent les nouveaux hôtes. Elle, de son côté, fut frappée de leurs manières affables, de leur assiduité à la prière, et des autres exercices dont ils partageaient la journée. Dieu la disposait ainsi à la grâce du baptême qu'elle aurait demandée si les missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village."*

Trois jours après, quand les trois Pères partirent pour Tionnontonguen, sans le savoir, ils avaient laissé dans le cœur de Tekakwitha le désir de se faire chrétienne comme sa mère l'avait été avant elle.

Pendant tout ce temps, Tekakwitha grandissait. Vu le mauvais état de ses yeux, elle se mettait trop souvent à l'écart des autres jeunes filles. Elle s'occupait des travaux domestiques de la cabane, moulait le maïs entre deux pierres pour la sagamité - mets très apprécié des Amérindiens - préparait la soupe et servait l'unique repas du jour dans la matinée ; après, elle déposait les restes dans un chaudron près du feu, où chacun pouvait se servir au cours de l'après-midi et du soir au gré de son appétit.

Assez tôt, l'orpheline se fit remarquer par son adresse dans les menus travaux des Iroquoises. Elle maniait mieux l'aiguille que les blanches d'Oranje, réussissait à merveille la préparation des rubans en peau d'anguille, excellait dans l'ornement délicat des chemises et des mocassins de piquants de porc-épic ou de poils d'orignal, confectionnait des colliers et des bandeaux fort utiles pour le transport du petit bois, savait, aussi bien que les plus habiles artisanes, utiliser de la colle d'esturgeon pour teindre les étoffes rouge vif.

Nous savons aussi que, lorsque le soleil ne brillait pas, Tekakwitha besognait à l'extérieur. Elle aidait sa tante à ensemercer le champ qui lui était réservé ; elle s'offrait à l'entretien le plus soigneusement possible. Au mois de septembre, elle prenait part aux cueillettes de glands, de châtaignes et de noisettes aussi bien qu'à la récolte de maïs.

Ses tantes se réjouissaient de ses talents. Elles étaient sûres maintenant que leur nièce ferait une bonne épouse. Chez les Iroquois, les maîtresses de cabanes choisissaient les époux pour leurs filles ou petites-filles, et non pas Eros.

de la jeune catéchumène ; ceux mêmes qui l'avaient persécutée le plus vivement ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. »

Tous les chrétiens jubilaient de ce que le missionnaire allait enfin la baptiser. Elle-même, en apprenant le jour qu'il avait indiqué pour le grand événement, exultait. Elle avait mémorisé très exactement toutes ses prières de crainte de voir retarder cette immense joie.

Le Père avait choisi le matin de Pâques, le 18 avril 1676, il y a exactement trois cent quarante-et-un ans cette année, pour lui conférer très solennellement le baptême à la petite chapelle de Saint-Pierre. Il lui donna le nom de Catherine, Kateri en iroquois, en honneur de Sainte Catherine-d'Alexandrie. Il baptisa deux autres personnes en même temps.

Dans la suite, le Père de Lamberville put écrire que la jeune convertie de dix-neuf ans ne s'était jamais relâchée de sa première ferveur, même si elle avait rencontré de cruelles épreuves sur la route. Après une accalmie d'un mois ou deux, la persécution commença. Comme chrétienne, elle s'abstenait le dimanche de travailler aux champs. On la traitait de paresseuse ; on lui refusa toute nourriture ce jour-là. Les adultes et les enfants la montraient du doigt et, par dérision, l'appelaient "la chrétienne". Quand elle se rendait à la chapelle, on la poursuivait à coups de pierres. "Un jour, alors qu'elle s'était retirée dans sa cabane, nous dit le P. Cholenec, un jeune homme y entra brusquement, les yeux étincelants de colère, et la hache à la main, qu'il leva comme pour la frapper... Catherine se contenta de baisser modestement la tête, sans faire paraître la moindre émotion." Interdit, l'agresseur s'enfuit aussitôt. Le harcèlement vint même du côté de sa famille. Une de ses tantes, l'épouse de son vieil oncle, l'accusa d'une liaison criminelle avec celui-ci. Par inadvertance, elle l'avait interpellé par son nom propre plutôt que par celui de "père" selon la coutume iroquoise. Elle souffrit terriblement de cette calomnie, à laquelle, d'ailleurs, personne ne crut.

Ces abus se prolongèrent pendant un an et demi. Ce qui rendait la vie encore plus insupportable à Kateri, ce fut la rage d'alcool, acheté chez les Hollandais, qui s'était emparée de Kahnawake.

Devant cette marée de boue et de souffrance, le Père conseilla à Kateri d'aller vivre à la Mission Saint-François-Xavier sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, face à Montréal. C'était à deux cents milles environ au nord de Kahnawaké. L'occasion de s'évader ne se présenta pas avant l'automne de 1677. Pendant l'été, une jeune femme de la Mission canadienne pensait souvent à Kateri. Elle avait naguère habité la même cabane qu'elle et avait été élevée comme sa sœur. Cette Iroquoise encouragea son mari à rentrer au canton agnier chercher sa "belle-sœur". C'est ce qu'il fit en compagnie d'un Onneiout, nommé la Poudre Chaude, et d'un Huron, tous deux chrétiens comme lui. Dès leur arrivée à Kahnawaké, ils apprirent que le vieil oncle était absent, qu'il était allé faire la traite à Fort-Oranje. On ne pouvait espérer une meilleure occasion. Le P. de

Lamberville donna une lettre à Kateri, adressée au P. Jacques Frémin, supérieur de la Mission Saint-François-Xavier : "Je vous envoie un trésor, gardez-le bien". Poudre Chaude, qui allait prêcher chez ses compatriotes onneiouts, céda sa place dans le canoë à Kateri Tekakwitha. Avec son "beau-frère" et le Huron, elle prit la route du nord. De retour à son village, l'oncle, mis au courant de l'évasion, courut aussitôt à sa poursuite, mais ne réussit pas à l'atteindre.

Au village de la prière

Quelle ne fut pas la joie de Kateri de parvenir au village des Indiens de la prière ! La grande ferveur de ces chrétiens convertis fit chaud au cœur de la jeune femme. L'accueil de sa "sœur" et d'Anastasia Tegonhatsiongo, maîtresse de la cabane et amie de sa mère, lui fit comprendre qu'elle n'était pas une étrangère, mais qu'elle était bel et bien chez elle. De leur côté, les missionnaires n'oublièrent pas qu'ils avaient "un trésor" entre les mains. Elle connaissait déjà deux des trois Jésuites, les PP. Jacques Frémin et Pierre Cholenec, dont elle avait pris soin lors de leur passage à Kahnawaké en 1666. Le P. Claude Chauchetière, son premier biographe, était le troisième. Le supérieur confia la direction spirituelle de Kateri au Père Cholenec. Après le baptême des adultes, les Robes noires les faisaient attendre plusieurs mois, voire plusieurs années avant de les admettre à la première communion. Son directeur, dès qu'il eut vraiment fait connaissance avec la nouvelle venue, jugea opportun de lui permettre de recevoir son Sauveur le jour de Noël, 1677.

Un écrivain américain, Daniel Sargent, explique fort bien la signification profonde de cette communion : « ...*Il faut reconnaître que les Iroquois avaient toujours eu un désir tout particulier de la sainte communion. Les mythes dont ils s'étaient nourris prouvaient qu'ils avaient une véritable faim de l'eucharistie. Ils n'avaient jamais renoncé à s'élever au-dessus d'eux-mêmes par une sorte de communion à toutes les souffrances. Et voici que la possibilité leur était offerte de s'unir aux souffrances du Christ. D'autre part, les Iroquois avaient toujours été comme tourmentés par le désir de se lier en un seul corps qui fût plus que la somme de tous les Iroquois pris séparément. Comme la plupart des grands conquérants, ce qu'ils cherchaient à atteindre par leurs guerres incessantes, c'était une paix dont ils jouiraient dans l'unité d'une longue-maison qui serait la Longue-Maison. L'union à Dieu, à la gloire des saints, l'union à l'héroïsme et aux faiblesses de l'Église militante, dont le sacrement de la Sainte-Eucharistie était le moyen, mais c'était la réalité même pour laquelle ils avaient fait toutes leurs guerres, c'était la substance de leurs rêves !* »

Tout cela, Kateri le ressentait plus ou moins clairement, mais c'était assez pour l'inciter à se préparer le mieux possible à cette rencontre avec le Christ. « Sa devise était, dit le P. Chauchetière: *Qui est-ce qui m'appendra ce qu'il y a de plus agréable à Dieu afin que je le fasse?* » Devise qu'elle garda non seulement avant sa première communion, mais jusqu'à la mort.

Le Grand Antoine Arnaud parlait de l'Absence réelle des chrétiens devant la Présence réelle du Christ dans le Saint-Sacrement. Ce ne fut pas le cas à la Mission Saint-François-Xavier, particulièrement pour Kateri. L'église devint quasi sa demeure. Elle venait y prier à quatre heures du matin, assistait à la première messe de l'aube, à une autre au lever du soleil. Elle se trouvait devant le tabernacle plusieurs fois par jour, le soir pour la prière commune et longtemps après le départ du dernier fidèle. Le poids de son amour l'y attirait.

Sa prière était beaucoup plus intérieure qu'extérieure ; ce n'était qu'un élan d'amour ininterrompu. Pourtant, les missionnaires nous affirment que sa dévotion n'était pas oisive. Elle n'était pas de ces dévotes entêtées qui sont à l'église lorsqu'il faut être dans le ménage.

À la fin de chaque semaine aussi bien remplie, elle s'examinait soigneusement la conscience, faisait pénitence de ses manquements et se confessait.

Quand vint le moment pour elle de s'approcher de la sainte table, le jour de Noël 1677, Kateri n'était pas simplement une petite Iroquoise d'une exquise pureté ; ce jour-là elle réalisait la destinée de sa race. Si bonne fut-elle auparavant, à partir de ce jour, elle avança à pas de géant dans la voie de la sainteté, et cela, même sans s'en douter.

Nouvelles épreuves

La Croix a toujours été l'apanage de tous ceux qui suivent vraiment le Christ. Elle ne fut pas épargnée à Kateri ; elle fut d'autant plus lourde qu'elle résulta de sa charité à l'égard du prochain. Après Noël, le village se vidait. C'était l'époque de la grande chasse annuelle. Les Iroquois de Saint-François-Xavier se répandaient par groupe dans la forêt voisine. Chaussés de leurs raquettes, ils couraient sur la neige à la poursuite du caribou, de l'orignal, du chevreuil et du raton laveur. Pour faire plaisir à sa sœur d'adoption et à son beau-frère, Kateri se joignit à eux. Pendant les longues semaines loin du village et de la petite église, elle continuait les exercices de piété qui lui étaient coutumiers. Elle se fit même un petit oratoire, qui ne consistait qu'en une croix qu'elle avait taillée dans un arbre sur le bord d'un ruisseau gelé. En union avec le Christ ouvrier, elle ne se ménageait pas au travail. Elle allait abattre des arbres dans la forêt, elle allait quérir la viande des bêtes que les hommes avaient tuées, parfois assez loin de leurs huttes de chasse et, avec les autres femmes, fabriquait des colliers de porcelaine dans la cabane. Le plus discrètement possible aussi, elle jeûnait au milieu de l'abondance.

C'est pendant ces mois de chasse qu'un événement imprévisible arriva, un événement qui fit souffrir Kateri intensément. Un soir, un homme de sa bande, qui avait couru l'orignal toute la journée, rentra à la cabane fort tard et bien fatigué. Sans boire ni manger, il se jeta sur la première paille et s'endormit. Le lendemain, sa femme s'étonna de ne pas le voir auprès d'elle, mais couché près de la natte de Kateri. Elle s'imagina qu'il avait péché avec la jeune fille,

et ne sachant pas que celle-ci allait prier à son oratoire, crut qu'il s'agissait de rencontres clandestines. Ce qui confirma encore davantage ses soupçons, c'est que le jour même, cet homme mentionna un canoë qu'il avait fait en vue du retour à la mission, et ajouta qu'il avait besoin de l'aide d'une femme vaillante pour le tirer hors du bois. "Ce sera, dit-il tout bonnement, Kateri qui viendra", car il la connaissait assez charitable pour cela. Son épouse, qui était sage et vertueuse, n'en souffla pas mot aux autres, mais résolut d'en parler au P. Frémin dès sa rentrée à la mission.

Le dimanche des Rameaux, tous les chasseurs rentrèrent au village, et Kateri avec eux. Elle put communier une seconde fois le dimanche de Pâques et, peu après, on l'accepta comme membre de l'Association de la Sainte-Famille, dont seulement les fidèles les plus fervents, les plus apostoliques, faisaient partie. Peu après, le P. Frémin la fit venir chez lui. Il lui découvrit ce que la femme du chasseur lui avait révélé et lui demanda ce qu'il en était. Avec un grand calme, Kateri nia simplement le fait, parce qu'elle ne se sentait aucunement coupable. Le Père fut parfaitement satisfait. Tel ne fut pas le cas de l'Indienne qui s'était plainte ni de quelques autres qui en eurent connaissance, on ne sait trop comment. Jamais Kateri n'a tant souffert qu'en cette occasion, pas même au milieu des pénitences et macérations qu'elle s'imposait pour obtenir la conversion de son peuple et sa propre identification avec le Seigneur.

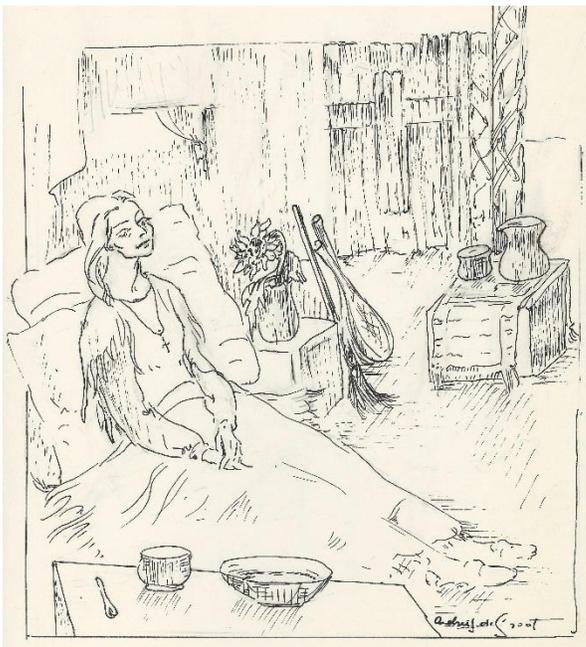
Un autre genre d'épreuve la guettait. Sa sœur adoptive, qui l'aimait bien, s'inquiéta à son sujet. Pourquoi n'épousait-elle pas un bon chasseur, qui pût lui assurer le vivre et le vêtement ? La seule fois que Kateri avait visité Montréal, elle était allée à l'Hôtel-Dieu, dirigé par les Filles de Saint-Joseph et fondé par Jérôme Le Royer de la Dauversière grâce aux aumônes de ses nombreux amis. Pour la première fois, elle y vit des personnes de son sexe, qui avaient fait vœu de chasteté afin de mieux se consacrer à Dieu. Elle se sentait portée à une vocation comme celle-là. Sa sœur, qui n'arrivait pas à l'ébranler dans sa décision, réussit à convaincre la vieille Anastasie Tegonhatsiongo que la bonne Kateri faisait fausse route. A son tour, Anastasie voulut imposer son point de vue à la jeune femme, qui lui était ordinairement très soumise. Kateri était vive et avait de l'esprit, mais le sujet était trop sérieux pour lui permettre de badiner. Elle dit assez sèchement à la bonne vieille, qui était veuve : "*Si vous estimez tellement le mariage, convolez ! Quant à moi, tout ce que je désire, c'est la paix !*" Fort mécontente, Anastasie décida d'en parler au Père Cholenec. Kateri l'avait devancée et tellement insisté auprès du Père qu'il abonda dans son sens.

Le vœu de virginité

Avec son amie intime, Marie-Thérèse Tegaiaguenta et une Huronne nommée Skarikions, Kateri avait voulu fonder un monastère de religieuses indiennes à l'Île-aux-Hérons dans le Saint-Laurent. Le P. Frémin lui objecta son peu d'expérience de la vie chrétienne.

Si elle ne pouvait devenir religieuse, au moins ne pourrait-elle pas se consacrer au Seigneur dans le monde ? Laissons la parole au P. Cholenec : "...La chose était si nouvelle que je crus ne devoir rien précipiter pour lui donner tout le loisir d'y bien penser...Je l'éprouvai donc encore quelque temps et, après avoir bien examiné sa conduite et les grands progrès qu'elle faisait en toute sorte de vertus et surtout avec combien de profusion Dieu se communiquait à sa servante, il me sembla que ce dessein de Kateri ne pouvait venir que de lui. Là-dessus, je lui accordai enfin la permission de l'exécuter...

Ce fut le jour de l'Annonciation, 25 mars 1679, sur les huit heures du matin que Kateri Tekakwitha, un moment après que Jésus-Christ se fut donné à elle dans la communion, se donna aussi toute à lui et que, renonçant pour toujours au mariage, elle lui promit virginité perpétuelle et qu'enfin, avec un cœur tout embrasé de son amour, elle le conjura de vouloir bien être son unique époux et de l'agréer pareillement pour son épouse. Elle pria Notre-Dame, pour qui elle avait une tendre dévotion, de la présenter à son divin Fils ; puis voulant faire un double sacrifice dans une seule action, en même temps qu'elle se dévoua à Jésus-Christ, elle se consacra tout entière à Marie, lui demandant très instamment de vouloir bien être sa mère et de la prendre pour sa fille."



La dernière année

Les douze derniers mois de sa vie furent pour Kateri un temps de souffrance. Ses migraines, peut-être une séquelle de la petite vérole contractée autrefois, augmentaient. Pendant son dernier été, elle souffrit d'une violente maladie dont elle ne s'est jamais bien rétablie. Il s'ensuivit une fièvre lente doublée d'un grand mal d'estomac accompagné de fréquents vomissements.

En février ou mars 1680, avec la meilleure volonté du monde, elle commit une grave imprudence. Elle entendit parler des pénitences de saint Louis de Gonzague et se demanda, malgré sa mauvaise santé, pourquoi elle n'en ferait pas autant. En outre, saint Benoît, fondateur des Bénédictins, dont la règle prône la modération, ne s'était-il pas roulé dans les épines ? Elle parsema donc sa natte de grosses épines fort pointues et s'y roula trois nuits de suite. Son amie Marie-Thérèse Tegaiaguenta lui trouva le visage tout défait et, informée de la cause, l'assura que c'était offenser Dieu que de se livrer à ce genre d'austérité sans la permission de son confesseur. Mis au courant de son indiscretion, le P. Cholenec la blâma et lui fit jeter les épines au feu. Elle obéit sur-le-champ, mais ne recouvra jamais ses forces.

Le mardi de la semaine sainte, le Père jugea à propos de lui donner le saint viatique et voulut lui administrer l'extrême-onction en même temps. Elle lui dit que rien ne pressait et le missionnaire différa jusqu'au lendemain.

La plupart des amies de Kateri Tekakwitha étaient revenues de la grande chasse hivernale. Cette nuit-là, deux membres de la Sainte-Famille veillèrent auprès d'elle, Marie la Pénitente et Marguerite Gagouïithon. Cette dernière avait fait pénitence pour assurer une belle mort à Kateri. La mourante lui révéla tout ce qu'elle avait fait pour elle et l'encouragea à vivre toujours en vraie chrétienne. Le mercredi matin, elle reçut la dernière onction. Ses fidèles compagnes voulaient assister à sa mort. Cependant, comme c'était la semaine sainte, elles devaient faire provision d'assez de bois pour les derniers jours du carême pendant lesquels elles ne voulaient pas travailler. Marie-Thérèse Tegaiaguenta en parla au missionnaire, qui à son tour en dit un mot à Kateri. Celle-ci leur recommanda de se rendre à leur travail, qu'elle ne mourrait pas avant leur retour. A trois heures de l'après-midi, ses amies se réunirent dans sa cabane. Kateri entra en agonie, une agonie très douce. Elle mourut le sourire aux lèvres. Elle n'avait pas tout à fait vingt-quatre ans. C'était le 17 avril 1680.

Quelques minutes plus tard, son visage grêlé par la variole et exténué par les austérités continuelles parut radieux. Ses compatriotes pensèrent que c'était un rayon de la gloire dont elle venait de prendre possession, qui rejaillissait sur ses traits.

En 1938, la cause de béatification et de canonisation de Kateri Tekakwitha fut portée à Rome. Le 3 janvier 1941, Pie XII déclara officiellement que la jeune Iroquoise avait pratiqué de façon héroïque toutes les vertus chrétiennes, ce qui lui mérita le titre de vénérable. En 1980, Jean-Paul II l'éleva au titre de bienheureuse. En 2012, Benoît XVI la déclara sainte.

Extrait de KATERI - No. 65, été 1976.

CEPENDANT, nous ne vénérons pas la mémoire des saints uniquement pour leur exemple, mais plus encore pour que l'union de toute l'Église se fortifie par la pratique de la charité fraternelle. Car, de même que notre communion de chrétiens en marche vers Dieu nous rapproche davantage du Christ, ainsi la fraternité entre nous et les saints nous unit au Christ, Source et Tête, qui dispense toute grâce... Il convient donc au plus haut point que nous aimions ces cohéritiers de Jésus-Christ, qui sont aussi nos frères et d'éminents bienfaiteurs et que pour eux nous rendions de dignes actions de grâces, "que nous leur adressions des supplications pour obtenir de Dieu des grâces par son Fils Jésus-Christ." En effet, tout témoignage authentique d'amour que nous donnons aux saints, par sa nature tend et aboutit au Christ et par lui à Dieu, qui est admirable dans ses saints et glorifié en eux! Vatican II - Constitution dogmatique, Lumen Gentium, chap. VII, §50.

Sites Internet : www.katericenter.com www.kateritekakwitha.net youTube.com/katericenter